

2022

#13

Revue
PAYSAGES

Le Magazine des Paysages de Haute-Savoie

Focus
**Voler au secours
de la terre humiliée !**

Paysages des collectivités
**Cuvat
Meillerie**

Regard
**Au fond, qu'est-ce
qu'une philosophie de paysage ?**

Panorama
**L'homme qui murmurait
à l'oreille du ciel**

Dossier **Histoire d'hommes,
de loups et de troupeaux**



ÉDITO

PAYSAGE DE L'ANTHROPOCÈNE

L'Anthropocène est un concept permettant de comprendre l'empreinte que l'homme impose à la planète. Cette nouvelle ère géologique, dont la date d'origine fait l'objet de débats, se matérialiserait par une nouvelle couche sédimentaire formée de l'agglomération de nos déchets, des vestiges de notre activité, de la modification des pratiques agricoles, de la transformation des écosystèmes...

L'artificialisation des sols par l'urbanisation constitue une strate qui s'épaissit avec les démolitions/reconstructions successives. De même, les travaux d'aménagements routiers, les terrassements liés aux bâtiments ou encore les excavations liées à l'extraction de matériaux modifient considérablement les reliefs si bien que l'Anthropocène recouvre aussi l'idée de changement morphologique. Dans ce numéro de *Paysages* est abordée la question des remblais issus des chantiers. Chargés sur des camions, ils sont déversés à des kilomètres dans des installations de stockage, dans des carrières ou encore dans des champs que l'on aura préalablement décapés pour pouvoir remettre la couche de terre arable par-dessus celle des déchets inertes.

Le paysage que nous produisons aujourd'hui ne procède pas de l'aménagement du territoire, mais plutôt de son déménagement. Pendant des siècles, les paysages ont été façonnés par une action humaine limitée dans ses moyens. Les habitants construisaient avec les matériaux mobilisés sur place et les bâtiments s'adaptaient au nivellement du terrain. La facilité de transport, les capacités techniques et l'économie mondialisée ont révolutionné le rapport de l'homme à son environnement. Désormais, même nos sols bougent sous nos pieds. Ce qui paraissait immobile, car venu des temps géologiques, est devenu un déchet inerte qu'il faut gérer et déplacer.

La dynamique de développement de notre département favorise la prise de conscience de la valeur nourricière du sol et de son rôle dans l'équilibre environnemental de notre écosystème. La nécessité de gérer différemment nos déchets inertes s'impose. Elle pourrait s'appuyer sur le triptyque : éviter, réduire, revaloriser.

Arnaud Dutheil

Directeur - CAUE de Haute-Savoie

Revue PAYSAGES

Le Magazine des Paysages de Haute-Savoie

Le paysage que nous
produisons aujourd'hui
ne procède pas
de l'aménagement
du territoire mais plutôt
de son déménagement.

**La revue "Paysages"
est une publication
du CAUE de Haute-Savoie.**

Siège social : L'îlot-S - 7 esplanade
Paul Grimault - 74000 Annecy
Tél. 04 50 88 21 10 - www.caue74.fr

Responsable de la publication :
Arnaud Dutheil, directeur du CAUE

Rédacteur en chef :
Grégoire Domenach, journaliste

Coordination éditoriale : Jacques
Favras, responsable du pôle Architecture,
villes & territoires, CAUE

Conception graphique : Eloïse Frank,
CAUE, d'après une maquette
de www.abaca-studio.com

N°ISSN : 2258-9548

Publication annuelle gratuite imprimée
en 1 000 exemplaires / novembre 2022

Crédit photographique :
Couverture Romain Blanchi / CAUE 74

Édito Romain Blanchi / CAUE 74

Sommaire Focus : CAUE 74

Dossier : Romain Blanchi / CAUE 74

Paysages des collectivités : Grégoire Domenach

Regard : Béatrice Caféri / CAUE 74

Panorama : Christophe Tricou

Reproduction même partielle interdite

sommaire



Focus

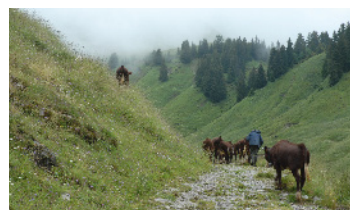
Voler au secours de la terre humiliée ! | page 4

La terre sortie des chantiers bénéficie désormais d'une seconde vie grâce à un projet européen franco-suisse : Vademe. Une initiative portée par des partenaires publics et privés, ainsi que des spécialistes en génie pédologique.

Dossier

Histoire d'hommes, de loups et de troupeaux | page 6

Un organisme consacre toute son énergie au maintien du pastoralisme, son développement et sa promotion : la Société d'économie alpestre de la Haute-Savoie.



Paysages des collectivités

Cuvat ou la passion des arbres... | page 10

À Cuvat, la mairie poursuit un ambitieux programme de plantation d'arbres.

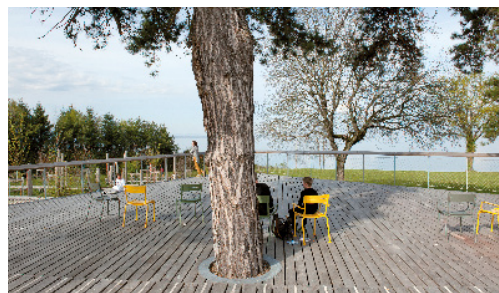
Meillerie, village pavé de beaux projets... | page 12

Meillerie retrouve un caractère historique et visuellement très agréable, en permettant les déambulations piétonnes sur les pavés.

Regard

Au fond, qu'est-ce qu'une philosophie de paysage ? | page 14

Entretien avec Jean-Marc Besse, essayiste et philosophe, agrégé de philosophie et docteur en histoire. Sa relation à l'espace, à la géographie, doublée d'une grande curiosité à l'égard du paysage et ses significations l'ont amené à écrire plusieurs ouvrages de référence sur la question.



Panorama

L'homme qui murmurait à l'oreille du ciel

| page 18

Guide de haute-montagne, redoutable skieur, moniteur de parapente et accro à la wingsuit, le Haut-savoyard Christophe Tricou, né à Thonon-les-Bains, est l'un de ces passionnés de nature qui n'arrive pas à rester les pieds sur terre...

À lire | page 23

Découvrez notre sélection d'ouvrages sur le paysage.

VOLER AU SECOURS DE LA TERRE HUMILIÉE !

Comment sauver la Terre ? Vaste question qui revient quotidiennement dans les médias et dans nos esprits, au regard du défi écologique que nous traversons... Mais à travers cette question, tâchons d'évoquer ici les enjeux de la terre, au sens de celle que nous avons là, présentement, sous nos pieds, et qui se retrouve trop souvent dans des décharges prévues à cet effet. En effet, avec ses chantiers et ses projets d'urbanisation, l'homme entraîne un processus qui maltraite le sol, l'abîme, l'excave, le transporte et le jette... souvent en quantité astronomique.

Néanmoins, il existe aujourd'hui quelques solutions pour atténuer ce problème, et notamment sur les territoires genevois et haut-savoyard, particulièrement concernés par les enjeux d'aménagement. Raison pour laquelle plusieurs organismes, publics, associatifs et privés, se sont regroupés dans le cadre d'un projet d'économie circulaire intitulé VADEME (Valorisation agronomique des déchets minéraux).

Explications dans ce Focus... très terre à terre.

DÉCHETS INERTES ?

En 2016, près de 3 millions de mètres cubes de terres inertes étaient sorties de chantiers sur le territoire du canton de Genève. Pour la Haute-Savoie, à la même période, on totalise 2,7 millions de mètres cubes de terres déblayées. Une bonne partie de cette terre finit dans des décharges. Situation préoccupante, surtout au regard des dégâts engendrés sur la biodiversité et les écosystèmes... Mais ce n'est pas tout. Les décharges locales étant saturées, ces déchets minéraux doivent souvent être transportés par camion sur des distances de plus en plus lointaines, en vue de rejoindre des sites de stockage dans les départements de l'Ain, de la Savoie et de l'Isère. Le bilan carbone est désastreux, on s'en doute. Toutefois, comme l'évoquait le philosophe Friedrich Hölderlin : « Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve », et c'est ainsi qu'un projet européen est né, fondé sur une collaboration franco-suisse, dans le cadre d'un projet Interreg, afin d'essayer d'améliorer le sort de toute cette terre... Car si l'artificialisation des sols rogne sans relâche sur des espaces naturels et agricoles, les déchets de type terreux occupent eux aussi de la place et doivent être stockés quelque part. Les chiffres sont éloquentes : le canton de Genève a perdu près de 50 hectares de surface agricole entre 1980 et 2012, tandis qu'en Haute-Savoie, ce sont 3000 hectares de terres agricoles qui ont disparu entre 2004 et 2014. Ces deux territoires sont aujourd'hui en perpétuel développement, avec une attractivité économique et une activité foncière induisant d'importantes conséquences sur l'environnement, et notamment les sols.

VADEME, VADÉMÉCUM...

Comment définir le projet Vademe, sinon par le fait qu'il symbolise une action en faveur du « recyclage » de ce colossal volume de terre... Mais redonner vie à la terre morte, est-ce possible, vraiment ? C'est bel et bien le pari de la société Edaphos, l'un des acteurs du projet. Jeune entreprise innovante en ingénierie des sols, composée d'ingénieurs et d'experts en génie pédologique, avec, à sa tête, le normalien Mathieu Pillet. Edaphos a conçu un procédé de fertilisation de déchets terreux, sous la forme de capsules chargées de micro-organismes permettant la régénération des sols, que l'on mélange aussi à du terreau. On s'en doute, la « recette » doit demeurer secrète ! L'objectif est ainsi d'identifier les pistes d'optimisation de la gestion des terres inertes, en mobilisant ce processus d'Edaphos, et de sensibiliser les acteurs de l'aménagement à l'économie circulaire pour une gestion vertueuse des terres, sans qu'elles ne passent pas la case déchets et qu'elles soient ainsi perdues. Le procédé étudié dans ce cadre vise à fertiliser les terres inertes dans l'optique d'obtenir une ressource : de la terre végétale.

Edaphos est ainsi intervenue sur le chantier de la plaine de l'Aire, dans un projet de renaturation morphologique du cours de la rivière. Cette « restructuration » paysagère a permis de protéger les berges contre le risque d'inondation et de valoriser des espaces publics de loisir. Vademe prend aujourd'hui la forme d'un véritable travail collectif, afin d'aboutir à des premiers résultats qui semblent plutôt encourageants...



PILOTAGE COLLECTIF ET TERRITOIRES PILOTES

Vademe a la singularité de former une constellation d'acteurs pluriels et impliqués dans les territoires de Haute-Savoie et du canton de Genève. Autour d'Edaphos, on retrouve ainsi des organismes publics et associatifs, l'Office de promotion des industries et des technologies (OPI) et le Conseil d'architecture, de l'urbanisme et de l'environnement de la Haute-Savoie (CAUE 74), ou encore les services de Géologie, sols et déchets du canton de Genève (GESDEC), mais aussi de grandes entreprises comme Chavaz (travaux publics), ou de génie civil (INDUNI), un organisme expert dans le domaine de l'économie circulaire, Néo-Éco, et enfin la Chambre d'agriculture Savoie-Mont-Blanc (CASMB), ainsi que le cluster régional Infrastructures durables Auvergne-Rhône-Alpes (INDURA). Neuf entités aux compétences complémentaires pour le bénéfice d'un projet qui nécessite études en amont, réflexion globale, travaux de chantier et évaluation agronomique...

Le canton de Genève, Annemasse Agglomération, la communauté de communes du Genevois et le Grand Annecy participent aux réflexions en cours pour optimiser la gestion de ces déchets terreux et ont choisi de soutenir ce projet, dans lequel chacun garde les pieds sur terre. Car Mathieu Pillet, directeur d'Edaphos, tient à rappeler une évidence : la terre inerte, re-fertilisée et employée comme substitut paysager sera toujours moins riche sur le plan agronomique que les sols travaillés sur des milliers d'années par les pluies, les bactéries, les champignons et l'ensemble des micro-organismes vivants... ■



RECYCLER LES TERRES DE CHANTIER POUR REMODELER LE PAYSAGE AGRICOLE : UN AUTRE EXEMPLE.

En 2018 et 2019, dans le cadre du chantier d'élargissement des voies de l'autoroute A41, environ 500 000 mètres cubes de terres ont été excavées... Alors, qu'en faire ? Au lieu de les placer en décharge, l'AREA, filiale du groupe APRR, a fait le choix de recycler 100 000 mètres cubes pour du remblais et des merlons en bord d'autoroute, et de mettre à la disposition d'un agriculteur de Pringy, Philippe Bovet, 400 000 mètres cubes. L'exploitation agricole de ce dernier se trouvait à... seulement cinq kilomètres de là, épargnant de longs transports par camion pour les déchets inertes. L'agriculteur, situé au Château de Monthoux, a utilisé ce volume de terre dans l'optique d'adoucir la déclivité d'une parcelle de son champ, qui était jusqu'alors trop raide et impraticable. La terre arable de surface fut ôtée, tandis que les matériaux excavés ont été disposés en sous-couche, avant que l'on ne remette la terre végétale par dessus, qui a repris rapidement ses droits. Les bêtes de l'agriculteur peuvent ainsi arpenter ce sol « fraîchement » redessiné... Dernière étape, et pas des moindres, celle de l'évaluation agronomique d'un expert détaché par la Chambre d'agriculture Savoie-Mont-Blanc (CASMB), afin de s'assurer de la viabilité du projet et de son impact futur sur les écosystèmes. Une autre partie de la terre excavée a servi à la construction de boviducs, sous la route départementale, permettant aux agriculteurs de faire traverser en toute sécurité leurs troupeaux. « Le bénéfice est réel et partagé, grâce à ce type de projet qui permet d'atténuer les perturbations environnementales d'un grand chantier comme celui d'une autoroute », témoigne Sandra Quivet, conductrice des Opérations grands projets au sein d'AREA/APRR. « Le volume de terres a permis la réalisation de modelages acoustiques, paysagers et agricoles. Cela évite les camions et la pollution que cela induit, les coûts de décharge et les risques d'accidents lors du transport de terres. Nous voulons poursuivre dans cette voie de la revalorisation de terres inertes, c'est aussi un enjeu important pour nous. »



HISTOIRE D'HOMMES, DE LOUPS ET DE TROUPEAUX

Le pastoralisme apparaît aujourd'hui comme une ressource pertinente et dynamique pour l'économie de montagne, avec un mode d'élevage extensif et des activités qui participent aussi bien de nos traditions alpines que d'une relation poétique à la nature et à l'entretien de nos paysages.

Néanmoins, le réchauffement climatique, la sur-fréquentation de nos territoires montagneux et des zones de pâturages, ajoutés à l'épineux problème du loup, font peser des menaces qui rendent cette activité plus vulnérable. Un organisme consacre toute son énergie à son maintien, à son développement, et à sa promotion : la Société d'économie alpestre de la Haute-Savoie.



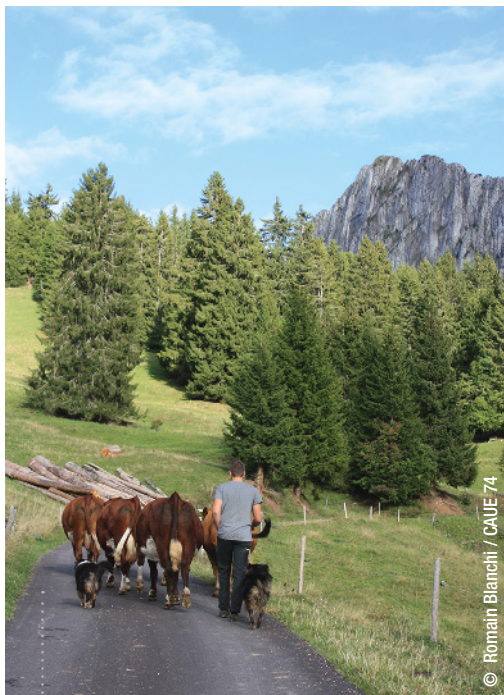
QU'EST-CE QUE LA SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE ALPESTRE DE LA HAUTE-SAVOIE (SEA 74) ?

La Société d'économie alpestre de la Haute-Savoie est une association loi 1901, existante depuis les années 1920, qui contribue à maintenir une politique pastorale active. Elle œuvre pour faire vivre et évoluer les techniques et la culture alpestre en harmonie avec les pôles urbains. Elle s'implique activement dans les problématiques générales de la montagne en offrant un forum permanent pour les espaces d'altitude. Elle est composée d'une équipe technique de dix personnes.

Parmi ses principales missions, la SEA assiste les éleveurs et les organisations professionnelles pour tout ce qui concerne le pastoralisme, avec notamment le suivi des travaux d'amélioration pastorale, la création et la gestion d'associations foncières pastorales, l'appui technique aux groupements pastoraux...



© Romain Blanchi / CAUE 74



© Romain Blanchi / CAUE 74

Alpagiste à Ubine.

Au cœur des enjeux auxquels sont confrontés les alpages aujourd'hui, la présence du loup et ses attaques contre les troupeaux figurent au rang des priorités. Antoine Rouillon, directeur de la SEA 74, a accepté de nous rencontrer pour apporter ses éclaircissements et dégager des pistes de solution. Ce grand voyageur et ce passionné de la nature fait figure d'autorité dans sa profession : outre ses qualités d'expert du milieu pastoral et de la biodiversité alpine, il a aussi travaillé sur la préservation et la réintroduction de plusieurs espèces en Haute-Savoie. Il ne crie pas au loup, mais aspire à rectifier quelques vérités...

« GÉRER AVEC BON SENS LA QUESTION DU LOUP! »

« Le loup n'a jamais été réintroduit dans les Alpes. Tout simplement parce qu'il n'a jamais disparu. C'est une erreur conceptuelle. Le bouquetin, par exemple, a été réintroduit après avoir quasiment disparu. Le gypaète barbu aussi, qui est toujours en phase de réintroduction. Mais le loup, non : on a toujours eu des traces de sa présence » affirme Antoine Rouillon, en guise d'introduction, dans son bureau de la SEA 74. La relation entre le loup et l'homme est une longue histoire de fascination, de détestation, de crainte et de concurrence entre deux prédateurs dotés d'une grande intelligence collective.

Pour revenir à la source de ce rapport de forces, il faut remonter aux origines du pastoralisme dans les Alpes, lorsque le mouton arrive dans nos montagnes, il y a 3000 ans avant Jésus-Christ. « Sa génétique est équivalente à celle des mouflons venus de Mésopotamie, de Syrie, et qui se sont développés sur le pourtour méditerranéen ainsi que dans les Alpes » indique Antoine Rouillon. Le loup chasse mouflons, bouquetins, chamois, cerfs et moutons avec une grande efficacité, parce qu'il analyse longuement les faiblesses de son adversaire.

UNE « ÉCOLE » DE BERGERS-VACHERS À LA MOTTE-SERVOLEX

La commune de La Motte-Servolex abrite un centre de formation destiné aux personnes désireuses de devenir bergers et vachers dans les alpages. La formation s'étale sur plus de 600 heures au centre et huit semaines au sein d'un alpage. Elle accueille un public en situation de reconversion professionnelle, ainsi que des demandeurs d'emploi.

Chaque année, c'est ainsi une douzaine de bergers et de vachers qui sont habilités à la gestion et la conduite des troupeaux (bovins, ovins, caprins).

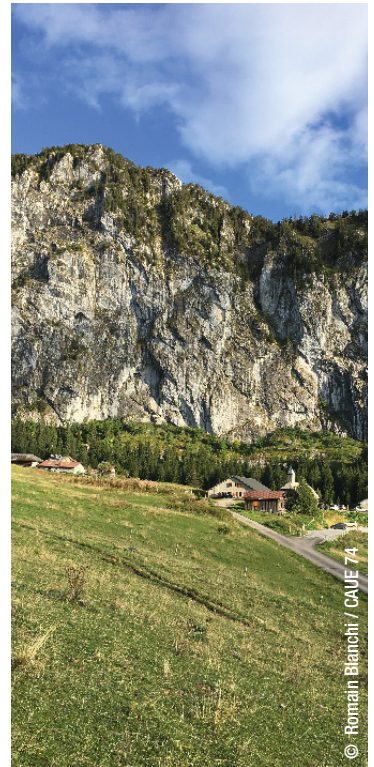


QUAND LE LOUP ATTAQUE...

Le loup est un animal méthodique et patient, comme le décrit Antoine Rouillon. Ses attaques reposent sur une stratégie de prédation qui se déroule en plusieurs phases : « D'abord l'observation, l'évaluation, ce que l'on pourrait nommer la recherche de la juste proie, la "bonne promotion", en langage humain! Puis vient la course, qui peut s'accompagner d'une tentative de diversion par d'autres loups, s'ils redoutent la présence de chiens de berger. Cette course épuise les moutons, elle les disperse et les affole. Le loup "tape" et "blesse" plusieurs bêtes, comme s'il tâtonnait. Phase qui précède l'attaque véritable avec une morsure, de préférence à la gorge pour tuer vite, ce qui n'est pas toujours possible, sinon le loup mord aux membres inférieurs, aux articulations, au ventre, il déchire et fait tomber sa proie. Enfin, il l'emmène loin pour la dévorer. Le loup peut réaliser plusieurs kilomètres en traînant sa proie, l'endurance est vraiment l'une de ses grandes qualités, outre son incroyable puissance de morsure. »

Et ainsi le loup est chassé par l'homme. Chassé avec une telle détermination de sorte que cela tourne au massacre à partir du début du vingtième siècle : en Allemagne, en Belgique, au Danemark, en France, il est presque exterminé, tandis que sa population se maintient en Italie (les croyances relatives à la louve de Rome, à Romulus et Rémus, l'expliquent pour partie) de même qu'en Espagne, en Grèce, en Slovénie et dans les Balkans. En 1979, la convention de Berne inscrit le loup sur les listes des espèces à protéger, émises par l'UICN (Union internationale de conservation de la nature). « Puis, au début des années 1990, le loup part des Abruzzes, longe le golfe de Gênes pour remonter vers les Alpes du nord, en passant par le Mercantour. Il a tout à portée de crocs : chevreuils, cervidés, moutons... Sans compter que l'homme ne se méfie plus de lui. Mieux : il le protège » insiste Antoine Rouillon. Le problème est d'abord lié au comportement de ces « jeunes loups colonisateurs » qui ne rencontrent aucune opposition, aucune menace. « En trente ans, la population de loups affiche des taux de croissance de 10 %, parfois 12 %, ce qui est énorme! Aucun autre prédateur n'arrive à ce degré de fécondité. Alors, le loup s'attaque aux troupeaux et les ennuis commencent. Nous en sommes à ce point précis de l'histoire où le loup n'a plus peur de l'homme. Il nous faut gérer avec bon sens cette question-là! ».

L'ensemble des acteurs concernés se réunissent autour de la table et cherchent des points d'équilibre. D'un côté, les éleveurs ne souhaitent pas l'éradication du loup, mais ils veulent faire leur travail et protéger leurs troupeaux, de l'autre, les associations de préservation de la nature insistent à juste titre sur le rôle pertinent du loup comme prédateur-régulateur dans la chaîne alimentaire, et sur sa place dans l'écosystème alpin. À ces acteurs s'ajoutent l'État comme rôle d'arbitre, et les élus qui ont leur mot à dire sur le territoire.



« Ce qui est certain, c'est que le mode binaire du "pour" ou "contre" le loup est complètement stérile. Ça ne règlera pas le problème. Au contraire, cela ne fera que l'envenimer » déplore Antoine Rouillon. À cette question complexe répond une multitude de possibilités et d'approches, sur fond de sensibilités légitimes. Mais alors, que faire ? « Pour commencer, il faut renforcer la présence humaine dans les alpages, avec plus de bergers et de main-d'œuvre afin de garantir la protection des troupeaux, sans oublier le renfort efficace des chiens de berger. Il faut effrayer le loup et ne pas rester dans une position d'angélisme. » Notons au passage que l'État rémunère désormais un « aide-berger » qui accompagne les éleveurs et navigue entre les réserves naturelles de Haute-Savoie, tout en collaborant avec les garde-faunes d'Asters, Conservatoire d'espaces naturels de Haute-Savoie.

À ces solutions vient s'ajouter l'installation de cabanes légères, hélicoptées en alpages, qui constituent des abris pour les bergers. Ceux-ci peuvent ainsi se reposer en montagne et signalent au loup la présence de l'homme. Antoine Rouillon insiste aussi sur l'importance de donner aux bergers le droit de pratiquer

le tir de défense, à l'aide d'un fusil, pour chasser le loup quand il est près du troupeau. « Depuis le Néolithique, les troupeaux et les éleveurs façonnent nos paysages alpins, et l'agropastoralisme est d'abord une relation d'interdépendance avec l'environnement, la forêt et les ressources en eau, mais aussi avec le monde sauvage. Aucun éleveur ne plaide pour un massacre du loup, mais le loup ne doit pas être prioritaire sur les troupeaux. Les éleveurs, ne l'oublions pas, sont les premiers créateurs de biodiversité après la nature : ils développent et entretiennent les milieux ouverts, si favorables à beaucoup d'insectes, de plantes et d'animaux. Ce sont eux, enfin, qui permettent une évidente qualité de vie dans nos régions, ainsi que des espaces récréatifs si chers aux randonneurs, aux touristes et aux familles. » ■



© Wirestock / Freepik

LES « 50 ANS » DE LA LOI PASTORALE

À la fin des années 1960, la mécanisation de l'agriculture étant difficile en montagne, les troupeaux de taille modeste et le foncier très morcelé, les pratiques d'élevage traditionnelles étaient menacées de disparition. Le ministre de l'Agriculture, Edgar Pisani, identifie avec les organisations montagnardes les questions spécifiques aux pratiques agricoles de montagne, préfigurant ce qui allait devenir la loi pastorale votée par l'Assemblée nationale le 3 janvier 1972. La loi a donné naissance aux associations foncières pastorales, mais aussi aux groupements pastoraux qui ont permis le regroupement des animaux de plusieurs exploitants pour la conduite collective, et enfin les conventions pluriannuelles de pâturage (outil contractuel adapté au contexte montagnard).

50 ans plus tard, grâce à la loi pastorale, on dénombre en région Auvergne-Rhône-Alpes 120 associations foncières pastorales, 250 groupements pastoraux, et un nombre croissant de conventions pluriannuelles de pâturage.



© Romain Blanchet / CAUE 74

CUVAT OU LA PASSION DES ARBRES...



© Grégoire Domenach

C'est un village rural situé à 650 mètres d'altitude, niché dans un paysage vallonné et champêtre, peuplé par 1 600 habitants, et qui offre des points de vue remarquables sur le Parmelan, le lac d'Annecy et le plateau des Glières, selon l'orientation. Connue pour son église du XIX^e siècle, dont le clocher arbore un bulbe dominant les toitures de la commune, Cuvat symbolise à la fois le dynamisme de l'agglomération annécienne, avec de plus en plus de frontaliers venus s'installer sur son territoire, mais aussi une vie tranquille, en retrait de toute densité urbaine, jalonné de grands espaces agricoles, de forêts et de cours d'eau.

Lorsqu'on pénètre dans Cuvat, on intègre un chef-lieu où se concentrent les équipements publics : école, mairie, salle polyvalente, terrain de jeux pour enfants, mais aussi un kiosque et un bar-restaurant qui précède, le long de la route, un futur lotissement constitué de diverses gammes de logements.

« À Cuvat, tout va » nous dit l'un de ses habitants, et si ça va, c'est aussi parce qu'on soigne l'environnement et la qualité paysagère. À Cuvat, la mairie poursuit un ambitieux programme de plantation d'arbres. Explications.



© Grégoire Domenach

En 2020, lors des dernières élections municipales, les votants à Cuvat ont élu Julie Montcouquiol à la tête de la commune. Maire dynamique et engagée pour la préservation de l'environnement, elle veut s'appuyer sur les définitions et les projections du Schéma de cohérence territoriale (Scot) pour entreprendre un aménagement du territoire raisonné, en cohérence avec l'histoire et l'environnement de sa commune. « Cuvat est un village en pleine croissance démographique, avec une position stratégique, proche de la Suisse et du bassin annécien. Mais nous voulons conserver un village très vert, avec un projet de territoire où les habitants se sentent concernés, impliqués dans le développement de leur commune. Nous ne voulons pas d'une simple ville-dortoir. Le Covid et le confinement ont accéléré la demande en espaces publics végétalisés et de belles zones de promenade.

Julie Montcouquiol, maire
de la commune de Cuvat
et Pierre Gruffy, agent technique



C'est en échangeant avec Pierre Gruffy, l'agent technique de la commune, que j'ai été convaincue de ce projet de plantation d'arbres. » Pierre Gruffy? Agent technique... Voilà qui est bien réducteur! L'homme est discret, le regard alerte, mais il connaît le terrain, à Cuvat, et même mieux : il le façonne, il le modèle, il l'entretient, il lui apporte toute la vie des végétaux et le soin que l'on doit au monde du vivant. Car Pierre Gruffy est avant tout un homme qui passe sa vie à planter des arbres. Et pas n'importe lesquels. Il nous entraîne sur le cheminement qui borde l'église et donne sur le jardin en arrière de l'abside : « Ici, j'ai planté des pommiers malus, et là des pruniers, le long de la voirie, afin de rappeler une ambiance de verger local. » Demi-tour, direction l'étang de Cuvat et le chemin rural qui mène au bois de la Cure, pour une petite marche en périphérie du centre-bourg. « La promenade a été baptisée en hommage à une bienfaitrice de la commune, Louise Bertherat » glisse Julie Montcouquiol. Ce sentier gravillonné longe le marais et ses roseaux d'un côté, tandis que de l'autre, au-delà d'une haie de charmilles, se découvrent les « créations » de Pierre Gruffy : une série de jeunes arbres jalonnent la promenade, exhibant des feuillages de plusieurs couleurs qui rappellent, par leur sérénité, leur rythme dans le paysage et leur relation à l'espace, une toile de Vlaminck ou de Gallen-Kallela. « Pierre est notre artiste de la botanique! » souligne la maire de Cuvat. On dénombre parmi ces essences un arbre très spécial, auquel est attaché Pierre Gruffy : « C'est un parrotia, qu'on appelle aussi "l'arbre de fer", à cause de la résistance de son tronc. » Ses feuilles prennent des teintes chatoyantes, nuancées d'orange et de jaunes dans la lumière d'automne. Son écorce, bien que lisse, s'exfolie

par plaques grises, et ses feuilles obovales mesurent entre 6 et 12 centimètres. S'insèrent dans ce tableau une suite de magnolias et de sorbiers, avant que l'on ne découvre des arbres à la silhouette gracieuse, touffue et délicate, qui ornent la plaine marécageuse. « Ce sont des liquidambars, des arbres rustiques et résistants qui auront eux aussi de très belles couleurs en automne! » s'enthousiasme Pierre Gruffy. Feuillage d'un vert sombre en été, il vire à l'or et au pourpre, avec des reflets cuivrés en automne, en conservant un port buissonnant, majestueux et très ornemental. Le liquidambar peut atteindre jusqu'à 20 mètres de haut une fois arrivé à maturité. Ombre salutaire pour les étés à venir. À cette ambiance bucolique, et à la forêt de conifères qui se dresse au second plan, on tourne le dos pour revenir sur nos pas. Autour de l'espace de jeux pour enfants et des terrains de pétanque, on retrouve, une fois n'est pas coutume, la touche Pierre Gruffy — à qui la mairie laisse carte blanche pour embellir et verdir la commune! —, car ici des buissons se développent entre des hibiscus, des cornouillers, de l'aspérée, des érables et des noisetiers dans ce qui ressemble à un « petit jardin botanique ». Parmi ces plantes mellifères, l'agent technique a aussi souhaité la plantation de cerisiers remarquables, *Prunus serrulata*, 'Shirotae' et 'Ukon', qui, au printemps, lors de la floraison, exhaleront leurs plus belles fragrances! « Ce travail impressionnant que Pierre a réalisé, ce n'est pas seulement à des fins esthétiques, insiste la maire, Julie Montcouquiol, c'est aussi un outil pédagogique et de sensibilisation à l'environnement, pour les enfants et les habitants de Cuvat. » Et afin que ces arbres s'épanouissent, il ne reste plus qu'à souhaiter des étés moins secs... ■



MEILLERIE VILLAGE PAVÉ DE BEAUX PROJETS...



« *Sous les pavés, la plage!* » scandaient les manifestants de mai 68 à Paris... sans savoir que cinquante ans plus tard, en Haute-Savoie, sur les bords du lac Léman, les habitants du village de Meillerie leur préférèrent un autre slogan : « Sous le goudron, les pavés! ». Et c'est sans manifestation aucune, mais dans un élan tout aussi révolutionnaire, que le maire de Meillerie, Laurent Pertuiset, a eu l'idée d'enlever le bitume qui recouvrait les rues et venelles de sa commune afin de laisser à l'air libre les pavés traditionnels. Il en résulte une transformation esthétique notable : le village a retrouvé un caractère historique et visuellement très agréable, en permettant les déambulations piétonnes sur les pavés.

Mais la municipalité a bien d'autres projets sous la main...



Laurent Pertuiset, maire de Meillerie.

MEILLERIE VILLAGE PAVÉ DE BEAUX PROJETS...



© Grégoire Domenach

Petit retour en arrière. Meillerie, commune du Chablais entre lac Léman et montagnes abruptes, avec une population de 300 habitants, a connu une histoire relativement mouvementée. Au XIX^e siècle, sa population explose avec l'exploitation des carrières de pierre, passant de 400 habitants à plus d'un millier entre 1804 et 1910. Ces blocs de pierres excavés et issus des carrières sont chargés à bord des barques à voiles latines qui cabotent le long de la côte et sillonnent le lac afin de répondre aux projets de construction, dans le Chablais, mais aussi en Suisse, de telle sorte que l'on retrouve la pierre de Meillerie dans la plupart des grands édifices bâtis à Lausanne, Vevey, Montreux, Genève (dont le bâtiment qui abrite aujourd'hui l'ONU, construit en 1931). Cet essor démographique sous-tend l'ouverture de commerces florissants : merceries, boulangeries, moulins, forge, restaurants, bars — on dénombrait plus de 22 cafés dans le centre-bourg et dans le hameau du Locum au début du XX^e siècle —, dont la fréquentation est rythmée par les allers-retours incessants des carriers, mineurs, pêcheurs et bateliers. À cela s'ajoute l'implantation du bureau des douanes (car Saint-Gingolph se trouvait en ce temps-là en zone franche), et le développement du chantier naval de Meillerie, qui s'arrêtera en 1938... Car bientôt, l'ennemi de Meillerie surgit : le béton remplace la vieille pierre et la suppression de la zone franche porte un coup fatal à l'activité du bourg. Les carrières périclitent. Les hommes partent. Les commerces ferment. Restent la pêche et le charme d'antan, les signes de passage de quelques hommes illustres, tels que Napoléon et Jean-Jacques Rousseau, et dont une rue témoigne de toute cette histoire : la rue des Pêcheurs. Celle-ci se glisse avec une folle

élégance entre des maisons de pierre taillées, pour mener vers le port et le murmure des navigations lémaniques. La rue fut intégralement goudronnée dans les années 1970, afin de faciliter le déplacement des véhicules, et c'est ainsi que les pavés, en pierres de Meillerie, à l'évidence, ont disparu sous une épaisse couche noire... Mais l'histoire ne saurait se clore ainsi. On n'enterre pas le passé si facilement. La mairie décide récemment d'exhumer ce patrimoine qui enchante nos pas : la rue est alors décroûtée de sa couche de goudron, dans une opération délicate qui vise à ne pas abîmer les pavés, puis à les dégager, les uns après les autres, pour les nettoyer, les brosser, les replacer dans leur disposition initiale. La rue des Pêcheurs dessine désormais un ruban piéton qui se faufile entre des façades bucoliques. « Cette résurgence des pavés était pour nous un enjeu à la fois pédagogique, motivé par l'idée d'évoquer l'histoire des lieux, mais aussi une stratégie patrimoniale et touristique, au sens où la rue des Pêcheurs est la plus ancienne rue du village, et qu'elle permet de desservir le port de plaisance, les accès pour la baignade, ainsi que les deux restaurants au bord du lac » évoque le maire du village, Laurent Pertuiset, pêcheur professionnel à Meillerie, avant de préciser : « Il y a un attachement fort des habitants à cette rue. Pour nous, à la mairie, c'est une priorité de remettre en évidence ces lieux forts du village, et c'est pourquoi nous avons maintenant la volonté de réhabiliter les jardins du Prieuré, de rouvrir les anciennes piscicultures, et de créer une table d'orientation à même le rocher où s'arrêtait Jean-Jacques Rousseau. Là où il fut inspiré pour écrire son grand roman, *La nouvelle Héloïse*. » Comme quoi, à Meillerie, le passé est la pierre angulaire des projets de demain! ■

Les habitations sont également conçues en pierre de Meillerie.



© Grégoire Domenach

AU FOND, QU'EST-CE QU'UNE PHILOSOPHIE DU PAYSAGE ?

Entretien avec Jean-Marc Besse, essayiste et philosophe, agrégé de philosophie et docteur en histoire. Il est aussi directeur de recherche au CNRS, directeur d'études à l'EHESS (Géographie-Cités), et président de la commission d'Histoire de la cartographie du Comité français de cartographie depuis 2010. Sa relation à l'espace, à la géographie, doublée d'une grande curiosité à l'égard du paysage et ses significations l'ont amené à écrire plusieurs ouvrages de référence sur la question : *La nécessité du paysage* (2018), ou encore *Habiter* (2013).





© Sylvain Duffard / CAUE 74

PAYSAGES > Jean-Marc Besse, une première question nous vient à l'esprit : comment devient-on philosophe du paysage ?

Jean-Marc BESSE : Eh bien, d'abord en s'y confrontant... et pleinement ! En faisant ce que je nommerais « l'expérience du paysage », c'est-à-dire en acceptant d'être touché par un lieu dans son ensemble, en cherchant à comprendre ce qu'il signifie pour nous, son histoire, ses détails, ses caractéristiques. Depuis l'enfance, je suis animé par une sensibilité aiguë à l'égard des paysages, urbains et ruraux, préservés ou modifiés. Je suis né à Paris. La ville, la densité démographique, les grands ensembles sont aussi une expérience paysagère très intéressante ! Par la suite, le paysage est devenu pour moi un objet d'interrogation philosophique : Que suis-je dans cet espace, dans ce lieu ? Pourquoi y suis-je aussi sensible ? Comment et de quelles façons le paysage participe de ma construction en tant qu'individu ?

Parc du pré Cottin, Excenevex.

Un besoin de repère géographique, aussi, dont témoigne votre profession de géographe ?

J.-M. BESSE : Je dirais que les études de géographie ont accompagné ma passion du paysage, car la géographie est une science qui fait appel à une grande soif de compréhension des enjeux géospatiaux. Mais la géographie est aussi une question relative au défi écologique, aux questions de ressources, aux évolutions démographiques et politiques, qui ont ensuite un impact sur le paysage.

Dont le réchauffement climatique est l'un des plus grands facteurs ? Nous l'avons vu cet été, avec la sécheresse et la canicule...

J.-M. BESSE : Les phénomènes environnementaux et climatiques sont de grande ampleur, entraînant des modifications et des perturbations qui nous projettent dans l'inconnu, et qui ont en effet des conséquences dramatiques sur nos paysages. En revanche, je considère que s'intéresser véritablement au paysage, c'est se placer à une autre échelle, au sens où notre environnement proche et familier nous aide à acquérir une vision du monde et un champ d'action possible dans lesquels nous pouvons agir, intervenir, défendre des convictions. Le paysage est un vecteur d'attention au monde et d'interprétation du monde : il nous apprend à être concentrés sur ce qui nous entoure, et par conséquent, à vouloir en prendre soin.

La route départementale 27 parcourt d'est en ouest le plateau des Bornes au travers d'une succession de hautes-collines. Chez Bastaly, Mentonnex-en-Bornes.

Jean-Marc Besse.



© Grégoire Domenach

Regard

Puisque vous évoquez cette « autre » échelle, une échelle plus à notre portée, nous pourrions alors parler de la modification des paysages causée par l'urbanisation et l'artificialisation des sols, grandement accentuée au cours de la seconde partie du XX^e siècle...

J.-M. BESSE : Là nous touchons un point sensible, en effet, particulièrement dans les zones périurbaines et les zones rurales. Néanmoins, la régulation et les outils de planification urbaine apparaissent aujourd'hui comme une nécessité primordiale pour faire évoluer les modes de pensées, et les logiques économiques qui forcent à l'urbanisation galopante. La seule sensibilisation ne saurait suffire. C'est là aussi où intervient l'importance d'une philosophie du paysage, car le paysage, chaque paysage est en soi un bien commun. À titre d'exemple, un certain nombre de juristes italiens abondent aujourd'hui en ce sens, en défendant le paysage comme un « droit à la personne », un « droit inaliénable et universel ». La responsabilité politique est immense au regard des menaces qui pèsent sur nos paysages, et je crois que le grand dommage qui est commis au cours du processus d'urbanisation, c'est que les notions et les valeurs du paysage n'interviennent qu'à la fin. Elles semblent même pour beaucoup d'opérateurs et d'aménageurs comme un élément secondaire, périphérique... Mais c'est une grave erreur conceptuelle : on doit partir du paysage, on doit envisager ses caractéristiques socio-environnementales avant la phase de construction.

Alors, comment repenser notre relation au paysage à l'âge de l'Anthropocène ?

[NDLR, L'Anthropocène désigne une nouvelle époque géologique qui se caractérise par l'avènement des hommes comme principale force de changement sur Terre, surpassant les forces géophysiques. C'est l'âge des humains. Celui d'un désordre planétaire inédit.]

J.-M. BESSE : La relation entre les humains et la nature est une histoire compliquée où a toujours dominé une vision prométhéenne de l'homme : nous devons terrasser et conquérir la nature, prendre pleine possession de nos paysages, transformer la matière, la modifier, la martyriser... Mais un nouveau paradigme surgit aujourd'hui car on voit bien que cette vision ne peut être durable et finit par menacer nos propres conditions de vie sur terre. C'est aussi là où la philosophie du paysage, qui permet de repenser nos modes de vie, d'habitat, de déplacement, d'aménagement, de consommation joue un rôle-clé.



Bromines, Épagny, depuis le coteau situé au pied de la montagne de la Mandallaz.

Renaturation et valorisation de l'Hermance dans la traversée du bourg de Veigy, Veigy-Foncenex.



© Béatrice Catelli / CAUE 74

Vous mentionnez fréquemment dans vos livres des philosophes importants, comme Heidegger, qui ont théorisé le paysage et l'habitat, mais quel philosophe vous a le plus inspiré ?

J.-M. BESSE : Sans hésiter, je parlerais de Maurice Merleau-Ponty [1908-1961], qui a beaucoup compté dans une approche phénoménologique du paysage, intégrant l'expérience corporelle que provoque le paysage sur nous. L'expérience « vécue » du corps vivant dans le monde, dans un lieu, c'est prodigieux et fascinant ! Penser que tout être vivant, et donc tout être humain, est en soi impliqué dans la construction du monde, de façon sensorielle, cognitive, instinctive, avant même de faire émerger des notions philosophiques, c'est crucial : le paysage nous traverse, il fait appel à la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat...

Il a inspiré les plus grands poètes, les plus grands peintres, les plus grands compositeurs !

J.-M. BESSE : Certes, mais la dimension esthétique d'un paysage n'est qu'une facette seulement de ce qu'il active en nous ! Il y a la dimension du bien-être, par exemple, et nous l'avons vu avec la récente crise sanitaire. Quand on pense au paysage, en écartant la vision technique et anthropocentrée du « paysage-ressource », du « paysage à haut potentiel », nous observons que la situation sanitaire et le confinement nous ont rappelés à la nécessité du paysage extérieur et à notre besoin d'espace, de contemplation, d'échanges et d'interaction. Le Covid nous force à revoir notre copie en matière de système mondialisé et de productivisme. Mais il est vrai, pour revenir à votre question, qu'à travers la peinture, la littérature, le cinéma, les œuvres de fiction, le paysage raconte une histoire, il nous emporte dans un ailleurs.



© Sylvain Duffard / CAUE 74

Jusqu'à ce que le virtuel et le numérique prennent le pas sur le réel ? En développant des paysages de synthèse via des casques de réalité virtuelle ?

J.-M. BESSE : Oh, on pourra développer à foison toutes les techniques possibles et inimaginables de réalité virtuelle, d'univers parallèle, de technologie numérique, est-ce que cela remplacera vraiment le contact « brut » avec un paysage que l'on aime, qu'on affectionne, qui nous nourrit intérieurement ? Je ne crois pas. La relation au paysage, socle d'une philosophie du paysage, c'est d'abord un gage d'équilibre mental et physique, de profondeur et de questionnement de notre existence, d'une expérience de vie infiniment plus riche. Hannah Arendt, par exemple, disait à la fin de sa vie : « J'ai mis très longtemps à comprendre que je pouvais aimer le monde. » Le paysage participe assurément de cette vision apaisée des choses.

Basse vallée de l'Arve, Contamine-sur-Arve, depuis la route qui mène au château de Villy.

L'HOMME QUI MURMURAIT À L'OREILLE DU CIEL

Guide de haute-montagne, redoutable skieur, moniteur de parapente et accro à la wingsuit, le Haut-Savoyard Christophe Tricou, né à Thonon-les-Bains, est l'un de ces passionnés de nature qui n'arrive pas à rester les pieds sur terre... La moindre voile, le moindre objet volant est pour lui l'occasion de s'essayer à prendre l'air, au sens propre, et voir si là-haut le monde ne serait pas plus beau. De même que l'aviateur Jean Mermoz confiait à Joseph Kessel : « Je voudrais ne jamais redescendre », Christophe Tricou est lui aussi obnubilé par le ciel... et par les paysages qu'il voit d'en haut.



Panorama

PAYSAGES > D'où vous vient cette passion du ciel et quelle est votre histoire personnelle ?

Christophe TRICOU : Je crois que mes plus anciens souvenirs du ciel remontent à l'histoire du « Petit Prince » d'Antoine de Saint-Exupéry, racontée par ma maman, le soir, et dont je rêvais la nuit durant, à voler de planètes en astéroïdes, sur mon biplan rouge! Ensuite, à la mort de mon grand-père, il nous laisse son appareil photo dont je remplis des pellicules de ciel et de couchers de soleil. C'est âgé de onze ans que je décolle seul, de Mieussy, poussé par mon papa, avec une petite voile de parapente. À ce moment-là, je n'imagine pas que je vais passer la moitié de ma vie dans le ciel. Aujourd'hui, j'ai 32 ans, je suis né à Thonon-les-Bains... et je suis attiré par tout ce qui me permet de quitter le sol! Du parapente à l'avion, du speed riding à la wingsuit, ou encore grâce au ski-base jump, avant un tour en deltaplane. Reste un objet volant que je m'interdis d'essayer avant ma cinquantième année : le planeur.

Pourquoi cela ?

Ch.TRICOU : Le planeur est au ciel ce que le Pur-sang est à l'hippodrome... À côté de lui, le parapente est un vieux Shetland asthmatique! Vous multipliez par 8 les performances, sans parler de la vitesse.

C'est le rapport à la vitesse qui détermine la sensation du paysage.

Avez-vous une spécialité dans le vol en parapente ?

Ch.TRICOU : Ma spécialité dans le vol en parapente est en réalité d'allier plusieurs disciplines, d'être très polyvalent, afin de m'en servir comme d'un moyen de transport. Par exemple, partir en vol bivouac pendant un long mois au Népal, ou bien se poser sur les glaciers pakistanais après avoir décollé d'un village de montagne, pour ensuite rester skier quelques jours, ou encore voler à partir de l'aiguille du Midi afin d'atterrir au sommet des Grandes Jorasses, avant de redescendre par la face nord en wingsuit... La grande promenade céleste, voilà, je dirais, quelle est ma spécialité! Mais le partage d'un vol avec un passager est aussi mon métier, doublé d'un grand plaisir.



Pourriez-vous nous parler de votre rapport au paysage lorsque vous êtes en vol? Que vous inspirent les points de vue que vous survolez ?

Ch.TRICOU : C'est simple : je dirais que le plaisir de la relation au paysage est peut-être de 50 % une fois qu'on est en l'air. Cela oscille entre 0 % dans un vol purement technique et de performance, où toute l'attention est requise (dans le cas du parapente acrobatique, par exemple, ou de la wingsuit), et 100 % lorsqu'on se laisse simplement glisser au fil de l'air jusqu'au fond de la vallée. C'est le rapport à la vitesse qui détermine la sensation du paysage. En l'air, on perçoit la terre sous forme de carte IGN en relief, et les distances sont vécues à « vol d'oiseaux ». J'aime aussi les contrastes que l'on peut ressentir en début et en fin de journée, avec les couleurs et les tons du ciel, lors d'un vol dans les nuages ou alors près de la glace, près des falaises, au-dessus des forêts. On perçoit toute la diversité d'un territoire. Je me rappelle d'un vol au-dessus de la montagne Pelée en Martinique, avec un décollage dans la jungle, avant une traversée de quelques nuages qui se découvrent pour laisser la vue de la mer des Caraïbes, d'un bleu turquoise, et enfin se poser sur la plage de sable, à côté d'un voilier! En somme : j'éprouve beaucoup d'apaisement au fond de moi, quand je suis en l'air.



© Christophe Tricou



© Jyvet Godbold

La canicule de cet été a permis des conditions de vol remarquables, avec des courants d'air chaud rarement observés, ce qui a donné l'occasion à la discipline de se développer, mais vous avez aussi dû observer des paysages durement affectés par la sécheresse. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

Ch. TRICOU : On ne peut pas affirmer que nous avons eu cet été des courants ascendants « rarement observés », mais plutôt des conditions aérologiques qui nous ont apporté des situations de vol fortes durant les mois de juillet-août. Le confort de vol était clairement remis en question, pour nos passagers. Quant à la discipline, elle s'est démocratisée depuis le Covid-19, je dirais. Chacun a besoin de prendre l'air à sa façon, entre les uns qui achètent un van ou un camping-car, les autres une résidence de villégiature, et les derniers une voile de parapente ! En revanche, cet été fut pour moi celui où j'ai eu le plus d'amis et de collègues victimes d'accidents de parapente...



© Christophe Tricou

Vous pratiquez aussi la wingsuit : quelle perception peut-on avoir du paysage, des cimes et des vallées alpines, avec une telle vitesse et un tel degré de concentration ?

Ch. TRICOU : En wingsuit, c'est différent du parapente, et ce qui est paradoxal, c'est que tu passes beaucoup de temps à apprécier le paysage sur le site de décollage, ou pour y accéder, mais ensuite, une fois que les pieds quittent le sol, tu es concentré au maximum dans ta ligne et tes coéquipiers. Je dirais que le seul vol de wingsuit où je profite du paysage est depuis l'aiguille du Midi, au coucher du soleil, entre les brumes qui rampent sur la roche de la falaise et les glaciers qui prennent leurs teintes rosées. Là, c'est splendide !

Panorama

On assiste à une mutation profonde de nos paysages alpins à cause du réchauffement climatique. En qualité de guide et de parapentiste, comment vivez-vous cette situation ?

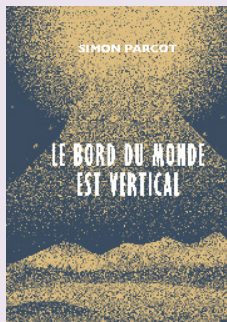
Ch.TRICOU : Je passe beaucoup de temps dans le massif du Mont-Blanc, depuis que je suis brièvement passé par le lycée Frison-Roche, et sans faire le « vieux », du haut de mes 32 ans, je dois dire que la montagne a énormément évolué... Ne plus pouvoir faire de ski dans des itinéraires que l'on connaissait bien, devoir arrêter d'exercer le métier de guide de haute-montagne sur plusieurs courses glaciaires, regarder la mer de Glace qui ne ressemble plus à un glacier, cela questionne sur notre avenir. J'ai entendu dire, cet été, que nous pourrions voir l'aiguille du Midi « tomber » [à cause de la fonte du permafrost alpin, NDLR]. Les glaciers reculent, mais est-ce que l'homme avance dans la bonne voie ? Pas sûr... ■



© Christophe Tricou



© Christophe Tricou



LE BORD DU MONDE EST VERTICAL

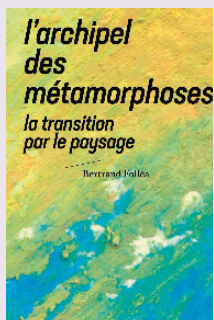
Il est des romans qui vous élèvent, des romans qui vous « rehaussent » l'âme par l'abnégation de leurs personnages et la puissance de leur quête... Celui de Simon Parcot, *Le bord du monde est vertical*, compose parmi ceux-ci. C'est un livre qui évoque la montagne, sous l'angle de la fraternité, du mystère et de la démesure. Voici l'histoire d'une cordée

progressant dans la vallée des Glaces, formée d'une femme et de trois hommes, accompagnés de chiens, qui affronte une tempête de neige et cherche à rejoindre le Reculoir, l'ultime hameau avant le « Bord du monde », cette gigantesque montagne dont nul n'a jamais pu atteindre le sommet. Simon Parcot manie l'onirisme comme peu d'écrivains contemporains. Ce récit d'aventures entremêle un propos sur le sens de l'existence, une réflexion sur la mort et sur les profonds mystères qui nous habitent. Les descriptions de paysages rappellent bien souvent les Alpes, avec une atmosphère montagnarde qui classe cette histoire parmi les grands récits d'ascension...

« Lorsque les premiers rayons lèchent les cimes, Gaspard s'arrête sur un tapis d'herbe, un des derniers avant la moraine, sort de quoi faire du café et tend une tasse bouillante à Solal (...). Devant eux, la Grande se réveille, vêtue dans sa robe d'hiver : avec l'aide du Soleil, elle semble tendre ses arêtes pour faire craquer sa carapace de gel. Chaque rayon dévoile un peu plus l'étendue de la barrière : un glacier soigne sa base puis la roche blanchie par le gel se redresse brutalement et file vers le haut comme si le ciel l'aspirait. »

Le bord du monde est vertical, Simon Parcot

Éditions Le mot et le reste - 2022



L'ARCHIPEL DES MÉTAMORPHOSES LA TRANSITION PAR LE PAYSAGE

Dès lors que le parpaing venu des antipodes est moins cher que le calcaire pris sur place, il faut faire des choix, auxquels on avait jusqu'à présent échappé, nécessité faisant loi. La qualité des lieux de vie, le sens et l'adaptation des modes de vie sont devenus notre responsabilité : il faut les projeter et les réaliser. C'est le prix de la liberté et de la puissance. Considérer

le paysage comme un projet, c'est faire des lieux de vie une cause commune, et non plus une conséquence fortuite. C'est une révolution au sens propre : un retournement complet de perspective. La maîtrise d'un paysage désiré, qui s'exprime à son plus haut degré à l'échelle du bâtiment et du jardin, franchit le mur, gagne le site au-delà du lieu, et le territoire au-delà du site. De proche en proche, le monde entier est perçu comme paysage à vivre et à façonner. C'est cette charge prométhéenne, universelle, faramineuse, que contient le « projet de paysage ». La démarche paysagère mise au jour dans cet ouvrage apparaît profondément innovante, voire révolutionnaire : elle est contre les spécialistes, les disciplinés, les simplificateurs, les séparateurs, les réducteurs, les rationalistes, qui défont la planète.

L'archipel des métamorphoses - la transition par le paysage, Bertrand Folléa

Éditions Parenthèses - 2019



L'ORIGINE DU MONDE

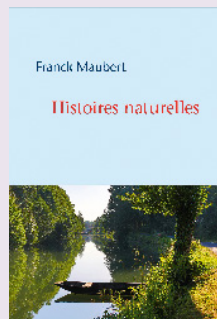
Le sol est l'origine du monde, car il le porte, le nourrit et le protège. Il est construit par sa biodiversité, qui représente 25 % des espèces connues. Il fourmille d'animaux et de microbes qui vivent et se nourrissent de façons incroyablement variées : cette diversité assure tout simplement... le fonctionnement des écosystèmes terrestres. Le sol fait aussi la fertilité des océans, régule le cours des

rivières et modifie le climat. C'est une puissante et étonnante construction du monde vivant. Hélas ! Méconnaissant le sol, qui nous paraît opaque et sale, nous l'avons endommagé depuis des millénaires. Urbanisation, agricultures inadaptées, salinisation, pollution... l'empêchent d'assurer ses services inestimables et il disparaît sous nos yeux par érosion.

« On ne doit pas commencer ce livre sans prélever et observer un fragment de sol. Allez dans votre cuisine, prenez une vieille assiette creuse, puis rendez-vous dehors, dans votre jardin ou dans un jardin public. Prenez une poignée ou un bloc de sol, même si vous n'êtes pas chez vous : personne ne sait que le sol est assez précieux pour vous reprocher ce larcin. Le sol est dur et coloré. Il est aussi dense : soupesez donc l'assiette... »

L'origine du monde, Marc-André Selosse

Éditions Actes Sud - 2021



HISTOIRES NATURELLES

Dix-sept récits courts et rythmés par la sensibilité au paysage. Un hommage aussi intime que grandiose à la nature, grâce à une déambulation dans des espaces plus ou moins ordinaires, plus ou moins sauvages, et qui attirent le regard de l'auteur. Inlassable promeneur solitaire, aux sens en éveil, Franck Maubert nous entraîne avec lui dans ses rêveries et ses interrogations sur la beauté de la nature. Autant d'histoires d'arbres, d'animaux, de rivières, de fleurs, de pierres, de ciel, de lumière, de terre et d'hommes. La poésie de ce livre est une grande source de divagations et de questionnements sur le monde vivant, et il s'apparente davantage à une gigantesque fresque de paysages et de natures mortes qu'à de simples pages de papier...

« Avril est un de mes mois préférés pour l'arrivée des morilles, mais il est des avrils où elles ne viennent pas. [...] Mars a peine achevé, je pars en chasse, je fouille les taillis, je longe les haies d'épineux exposées au sud-est, sur les sols siliceux, calcaires... J'examine les ruines, j'inspecte les vergers, les pieds des poiriers anciens, ou les vieux tas de pommes, les souches pourrissantes, je fouille les décombres, les remblais acides, les sols riches en azote. Je parcours les bois clairs, il faut marcher lentement, se concentrer tant elles ont l'art de se cacher. [...] Dans les forêts de chênes et de hêtres, mon pas accélère, je franchis les fourrés, je hume, renifle, je deviens animal, rien ne peut me contenir. »

Histoires naturelles, Franck Maubert

Éditions Mercures de France - 2022

74
Haute-Savoie
caue

Conseil d'architecture, d'urbanisme
et de l'environnement

L'îlot-S
7 esplanade Paul Grimault
BP 339
74008 Annecy cedex
Tél. 04 50 88 21 10
caue74@caue74.fr
www.caue74.fr

haute
savoie 
le Département